

DU MOUVEMENT RELIGIEUX EN ANGLETERRE, OU LES PROGRÈS DU CATHOLICISME ET LE RETOUR DE L'ÉGLISE ANGLICANE À L'UNITÉ.

Par un Catholique.

Tout le monde connaît les prévisions du comte de Maistre sur l'Angleterre. Dans l'opinion du célèbre écrivain, un pays si libre, si intelligent, si bien doué de l'instinct des choses grandes et universelles, ne pouvait rester hostile à l'idée de l'unité religieuse. Ce qui distingue le peuple anglais, comme tout peuple pénétré d'une forte philosophie, c'est le culte du vrai, du réel; or, le génie anglais ne pouvait méditer longtemps sur les plans de la civilisation, sur l'avenir intellectuelle et moral du genre humain, sans reconnaître la nécessité d'un principe religieux unique entre les peuples. Un dogme unique, une Eglise unique, tel sera le rêve de tout philosophe, telle est la croyance de tout chrétien. En même temps, les traditions de discipline et d'hierarchie ecclésiastiques, qui ont survécu en Angleterre aux ravages de la séparation, préparaient ce pays à ouvrir les yeux sur le puissant caractère de l'Eglise romaine.

Être à la fois un et universel est le signe infallible de la vérité. L'Eglise anglicane commence à le comprendre. Au milieu de ses agitations, de ses dissensions, elle sent que la vérité a été affaiblie en elle. Elle a tourné les yeux vers son passé, et est entrée dans la voie de la conversion.

Le retour de l'Eglise anglicane à l'unité catholique s'est d'abord opéré d'une manière partielle, individuelle. Quelques esprits se détachaient un à un et grossissaient obscurément ce noyau de cœurs fidèles dont la constance, à travers trois siècles de persécutions, n'est pas un des moindres prodiges des annales de l'Eglise. Au commencement du règne de Georges III, les catholiques anglais étaient au nombre de soixante mille; en 1821, ils étaient cinq cent mille. Dès l'année 1819 leur cause avait pu être portée et plaidée devant le Parlement; dix années de discussion la firent triompher. En 1829, les catholiques furent libres. Douze ans plus tard, leur nombre dépassait deux millions.

A dater du jour de l'émancipation, l'histoire des progrès du catholicisme en Angleterre prend une face nouvelle. L'action générale et publique prend place à côté de l'action privée. Les conversions se multiplient d'une manière inattendue au spectacle des solennités de l'ancien culte. L'Irlande, à la même époque, entre dans un ère de victoires pacifiques, et en s'affranchissant elle-même, dote sa sœur rivale d'un degré de liberté religieuse que celle-ci ne connaissait point. Le réveil de la nationalité irlandaise éclaire et ranime, au sein de l'Angleterre, des droits foulés aux pieds depuis des siècles.

Ce n'est pas tout. La forteresse anglicane n'avait été encore attaquée que du côté de ses remparts extérieurs. Tout à coup, ses défenseurs mêmes se troublent et se partagent. La controverse avec les docteurs catholiques a réveillé l'étude des monuments de la foi. On s'est approché de la cendre des aïeux, et tout le passé a été trouvé rempli d'une tradition majestueuse. Une école plus orthodoxe et presque catholique dans le sens qu'attache à ce mot l'Eglise romaine, se forme dans la première université d'Angleterre. Le puseyisme, en un mot, devient si puissant, qu'on juge nécessaire de le persécuter; mais la persécution de ses docteurs lui donne une première sanction: l'édifice de la prétendue orthodoxie anglicane reçoit une profonde secousse. A l'heure qu'il est, on discute, si la majorité du clergé anglican n'est pas puseyiste; d'autre part, si le puseyisme n'est pas le pur catholicisme, à peine et pour un instant déguisé.

Notre dessin, dans cet article, n'est pas d'analyser tout le livre écrit par un Catholique, mais d'en faire deviner l'intérêt. L'histoire de la résurrection religieuse de l'Angleterre est un tableau qui ne peut encore recevoir les derniers coups de pinceau; mais on aime à en suivre la perquisite, à mesurer que la logique de l'esprit anglais et la libéralité de la Providence permettent d'y ajouter quelques nouveaux traits. L'auteur du livre sur le mouvement religieux de l'Angleterre, s'est préparé par de longues observations, par des voyages, par une multitude d'essais confiés à la presse quotidienne, à traiter convenablement ce noble sujet. Nous osons dire que ses chapitres sur le puseyisme sont aussi complets, aussi exacts et circonspécts qu'il est possible de le désirer. Les précédents chapitres sur les luttes d'où est sortie l'émancipation des catholiques, sur la statistique actuelle du catholicisme en Angleterre, sur la part faite aux catholiques anglais dans l'instruction publique, sont un recueil de documents fort instructifs. Nombre de considérations éparpillées dans ces chapitres, s'appliquent utilement à nos propres luttes pour la liberté religieuse. Un autre chapitre raconte, avec les plus intéressants détails, la ruine de ces arts catholiques, due aux travaux du célèbre architecte W.ugin et aux magnifiques aumônes de l'orfèvre de Birmingham, M. Hardman, que le souverain pontife a honoré d'un témoignage authentique de la reconnaissance de l'Eglise. On sait que le Saint-Père lui a fait remettre un superbe crucifix et un bref accordant des indulgences. La mission de tempérance du P. Mathew, décrite dans un autre chapitre, nous présente un poème merveilleux et étrange, qui rapporte la pensée à d'autres vices et l'éloigne à mille lieues de nos mœurs.

Nous pourrions faire du livre d'un Catholique cet éloge, qu'il est complet pour nous initier au mouvement proprement religieux de l'Angleterre. S'il s'agissait d'y ajouter quelque chose, on demanderait à l'auteur d'y joindre certaines notes sur le mouvement intellectuel et politique au sein de la nation anglaise, autant que ce mouvement favorise ou combat le catholicisme. L'ouvrage, il est vrai, courrait par-là le risque de perdre son caractère simple, spécial, et peut-être sa parfaite exactitude. D'ailleurs la Préface, l'Introduction et un chapitre préliminaire, consacrés à des notions générales sur l'état de l'Angleterre, permettent de saisir le contraste entre les progrès de la foi catholique et la stérilité morale, l'anarchie relativement aux points de la foi et une sorte de barbarie civile, où l'un des peuples les plus intelligents, où la nation la plus riche de la terre a été entraînée par l'hérésie.

L'auteur n'est peut-être exprimé avec trop de franchise, en constatant cette civilisation qui se par le protestantisme; non, que nous songions à lui en faire un reproche, mais nous ne pouvons nous empêcher de lui pardonner difficilement. Il est vrai que les catholiques de la France se sont empressés, dès l'apparition de

ce livre, de le signaler comme une œuvre importante et des plus opportunes. L'Espagne fidèle l'a salué comme un travail précieux dans l'histoire de l'Eglise contemporaine; son organe, el Catholico, a cru pouvoir dire sans témérité que sa lecture contribuerait puissamment à activer le travail religieux qui tend au rapprochement des catholiques romains et des anglicans. Nous savons de bonne source que l'ouvrage a été lu avec satisfaction par les puseyistes. Plusieurs d'entre eux ont senti se ranimer leurs espérances en parcourant des pages qui témoignent du vif intérêt qu'inspire à la France la situation de l'anglicanisme. Les enfants de cette Eglise ont appris avec joie que la France s'occupait à leurs prières pour demander à Dieu de hâter l'accomplissement de ses desseins.

D'aussi flatteurs témoignages, venus du Nord et du Midi, sont à notre avis plus que suffisants pour dédommager l'auteur du Mouvement religieux des dédains de certains critiques qui voient d'un œil jaloux s'accomplir en Angleterre des événements dont ils ont à redouter les conséquences. Dès que les puseyistes accueillent favorablement le livre d'un Catholique, il était certain que les protestants devaient le repousser avec dépit. Voici un de leurs organes, le Semeur, qui vient confirmer ces prévisions. Cette feuille, dont la critique se distingue ordinairement par beaucoup d'impartialité, et qui professe des principes d'un libéralisme plus éclairé, que ses co-religionnaires, n'a pu cependant conserver son calme ordinaire en rendant compte de cet ouvrage. Le Semeur, qui avait dénoncé autrefois la direction prise par les puseyistes comme un plan qui menaçait la réforme, ne s'attendait pas à voir cette terrible prophétie marcher si rapidement à sa réalisation. Aujourd'hui que l'anglicanisme s'est mis en bonne voie pour faire justice des principes anarchiques du protestantisme, ce journal se ravise; il se pose de nouveau la question: Quel sera le résultat de cette crise? Mais sa réponse de ce jour ressemble peu à la première, car il ajoute: "Il serait difficile de le dire; les plus ardents puseyistes en sont eux-mêmes aux tâtonnements."

Le Semeur, que nous avons l'habitude d'entendre raisonner, s'empêche en présence du magnifique tableau des progrès du catholicisme en Angleterre, que nous a donné l'auteur; il laisse échapper son dépit en ces termes:

"Les ressources de propagande du catholicisme ne sort ni dans la morale, ni dans la science; vouloir le servir de préférence par ces moyens, ce n'est pas le comprendre, c'est aller à rebours de son esprit. Le catholicisme s'adresse bien moins à la conscience et à l'intelligence qu'à certains instincts de notre nature... Cette faute du catholicisme est précisément ce qui fait sa force: on se sent à l'aise avec une religion qui emprunte à l'homme autant au moins qu'elle lui donne... Si jamais le catholicisme se relève en Angleterre, ce sera par le développement de ces mêmes tendances auxquelles il a dû, de siècle en siècle, ses progrès et sa fusse gloire."

L'évangélique des protestants du Semeur perce dans chaque mot de leur critique, qui ne brille certes pas par la franchise. Ainsi l'auteur du Mouvement religieux a invoqué le témoignage d'écrivains anglicans de tous les ordres pour prouver la déchéance morale et sociale de l'Angleterre depuis qu'elle a secoué le joug de l'autorité spirituelle. Parmi eux se trouve un romancier célèbre; c'est assez pour que le Semeur ne tienne aucun compte des citations empruntées à des ecclésiastiques et des évêques anglicans. Cette feuille prétend que le témoignage d'un romancier suffit à l'auteur pour affirmer que la réformation a plongé la société dans l'état qu'il déplore. Notre catholique a eu la témérité d'avancer que la formule négative du protestantisme n'est rien moins qu'un obstacle à tout développement social. Là-dessus le Semeur s'indigne et crie bien haut que le protestantisme procède autant par affirmations que par négations, et que, bien loin de nier le devoir, il l'a établi sur la base solide de la révélation. Laisant de côté les préventions que la feuille protestante reproche à l'auteur, il nous sera permis de remarquer en passant que les affirmations du protestantisme nous paraissent au moins curieuses, lorsque c'est sur le jugement privé, c'est-à-dire le principe négatif le plus absolu et le plus funeste, que reposent ces affirmations.

Dans sa naïve ironie, le Semeur reproche à un catholique de rendre le protestantisme responsable des maux et des vices qu'il constate en Angleterre. Il n'en est cependant rien; car l'auteur s'est borné à lui demander compte de l'excès de vices et de maux qu'on ne rencontre pas dans les pays qui ont repoussé le protestantisme. Ainsi pensons-nous que l'on pourrait, sans venter la pureté des mœurs sous François Ier, lui opposer avec avantage, pour la France, le tableau de la moralité anglaise qu'esquissait Latimer, quand il écrivait sous Henri VIII: "La débauche se pratique en Angleterre d'une manière inconnue d'une chose de bon ton, d'une de ces bagatelles que personne ne songe à réformer."

On excusera facilement les protestants du Semeur quand ils nient que l'Eglise romaine ait fait de nombreux prosélytes dans l'île arrosé du sang de saint Thomas. Ces messieurs, ne fréquentant pas nos églises, n'ont pas eu les moyens de s'assurer que, sur tous les points de l'Angleterre, elles sont encombrées de fidèles, et qu'elles suffisent à peine à leur nombre tous les jours croissant. Pour notre part, nous excusons le Semeur d'autant plus volontiers, qu'il fait à l'auteur la concession de reconnaître qu'à défaut de prosélytes, l'Eglise romaine bâtit des cathédrales, des églises, des couvents, des séminaires, des monastères. La feuille protestante aurait cependant bien dû nous dire qui paie les dépenses énormes de toutes ces constructions, si l'Eglise romaine n'a pas en Angleterre des enfants fidèles pour y subvenir. Est-ce que par hasard toutes ces dépenses figureraient au budget du gouvernement pontifical?

Nous pourrions poursuivre plus loin le Semeur et montrer, en relevant ainsi chacune de ces assertions, que la passion de sectaire a dominé dans toute sa critique l'impartialité de l'historien; mais notre travail doit se borner aux limites de cet article.

Personne ne s'étonnera que les protestants du continent ne cherchent pendant longtemps encore à nier l'importance des événements qui se passent en Angleterre, et que dans l'effroi avec lequel ils en contemplent le résultat, ils ne s'efforcent de représenter Rome sous un jour odieux, afin d'éloigner d'elle les hommes à qui elle tend les bras. Dans ce but, le Semeur s'écrie: "Le puseyisme veut l'unité et non la soumission, tant dis qu'au sein de l'Eglise romaine, ce n'est que par la soumission qu'on arrive à l'unité... Après avoir été salué par Rome avec transport, le puseyisme ne tardera pas à lui inspirer plus de craintes qu'il ne lui avait d'abord inspiré d'espérances... Rome fera voir aux puseyistes qu'elle n'accepte pas d'alliés: Reine, elle veut que des sujets."